

YVON KARADEC.

Bien qu'on ne fut qu'un commencement d'été, le temps était triste, gris, presque froid, un vent aigre soufflait du large et gémis-

Dans sa chaumière, perdue à cent mètres du village dans une anfractuosité de rochers, Jeanne Karadec était assise auprès du foyer où, sur deux tisons fumoux, la soupe du soir se mijotait avec un murmure doux, presque plaintif; elle tricotait avec de grosses aiguilles en bois un de ces gilets de laine que les pêcheurs lui achetaient pour quelques sous.

Dans une pièce à côté, Yvon, son dernier, taillait des sabots en fredonnant d'une voix lente et monotone:

Chante, roseigno, chante... Les laines la son de... Telle qu'au se le cœur est... Les d'entraîne les son la... Telle qu'au se le cœur est... Les d'entraîne les son de...

Toutes les journées de la mère et du fils se passaient ainsi; l'une faisait ses gilets, l'autre ses sabots, et le mince produit de leur double travail suffisait à entretenir leur humble existence sans grands besoins.

Ah! la maison était jadis plus riche et plus heureuse. C'était une des plus commodes du village et la joie y était quand, après une pêche fructueuse, le père arrivait avec ses trois garçons: Jean qui sortait de faire son service dans la marine de l'Etat, Eric qui se préparait à y entrer, et Yvon, le petit, qu'on emmenait comme moussou et qui savait déjà, quoique à peine grand de dix ans, amener le foc ou hisser la brigantine. Alors, on embrassait la mère Jeanne restée au logis et tous ensemble s'établissaient gaiement autour de la soupe fumante et des pichets de cidre.

Un nuit, la mer avait tout pris, le père et Jean et Eric. Dans un coup de sa colère, le bateau avait chaviré au large. Yvon seul, cramponné à la quille, avait survécu. Au matin, une autre barque qui passait l'avait recueilli et ramené, seul survivant, à sa mère.

Jeanne Karadec n'avait ni profité d'une plainte, ni versé une larme; mais ses lèvres dès lors s'étaient presque closes et elle n'avait plus fait que marcher automatiquement dans la vie, désespérément ignorante du sourire et donnée toute à la seule tâche qui lui restait à accomplir: élever son dernier, maintenant son unique garçon.

C'était une femme simple, énergique, qui n'avait pas appris grand-chose dans les livres, mais qui savait beaucoup par le cœur et dont la conscience de Bretonne ne connaissait qu'une idée fixe: le devoir.

Yvon grandit dans une existence pauvre et sévère, sans paraître jamais en souffrir. Il avait gardé de la nuit terrible une impression si profonde, le spectacle horrible le haïssait si constamment comme un cauchemar, que son esprit était resté si troublé, du moins un peu faible. Ses premières leçons d'écriture s'étaient effacées dans l'effarement de la terreur. Rien n'aurait plus dans cette tête comme fermée, si ce n'est la parole de sa mère toujours rare, parfois solennelle dans sa simplicité, quand elle lui donnait un conseil bref, net, qui formait toute la religion, toute la morale de l'enfant, et qui se résumait toute, en un mot: le Devoir.

Et Yvon marchait sur ses vingt-deux ans, sans passion autre que pour mère Jeanne, sans autre distraction à son travail quotidien que d'aller errer sur la grève en regardant l'Océan avec effroi, avec aussi le regret amer et tendre que

l'on a pour un être aimé qui vous a trompé. Il n'embarquait plus. Sa mère l'avait ainsi décidé, malgré les offres intéressées de plusieurs patrons de bateaux. Non! l'Océan lui avait assez pris: son dernier enfant était pour elle.

Or, ce soir-là, contre toute habitude, on frappa à la porte de la chaumière et l'instituteur parut, disant à Jeanne que M. le maire la demandait, ainsi que son garçon, à la maison commune.

Sans faire aucune objection ni question, Jeanne prit sa cape, appela Yvon et se rendit à la mairie. Là, le maire avait déjà réuni quelques marins au teint hâlé, au visage dur, qui paraissaient préoccupés et sombres. Il y en avait même un qui pleurait. Le maire recommença son discours pour Jeanne. Il dit qu'il y avait une grande guerre là-bas, au bout de la France. Il fallait que tous les jeunes gens aillent défendre leur pays. Celui-ci et celui-là, anciens soldats, étaient rappelés sous les drapeaux. Les autres qui n'avaient pas servi étaient incorporés dans la mobile.

Le maire ne savait pas trop ce que c'était que la mobile, sans doute un régiment spécial où on mettrait les enfants du même pays.

Il lut la liste de ceux qui devaient partir: du nombre était Yvon, dispensé jusqu'à du service militaire comme fils de veuve.

Jeanne s'approcha du maire et demanda: — Alors, il faut qu'Yvon parte avec les autres? — Oui, monsieur Karadec, il le faut: c'est un devoir sacré.

— Un devoir! répéta Jeanne, c'est bien!

Elle rentra, impassible, avec Yvon qui semblait ne pas bien comprendre, fit un petit paquet de ses hardes, mit dans le coin d'un mouchoir quatre écus, — toutes ses économies, — et le lendemain, quand vint l'heure fixée, elle embrassa son enfant sans une larme et lui dit pour adieu: — Puisque c'est le devoir, Yvon, va, fais ce qu'il faut, et surtout ne recule jamais!

— Puisque c'est le devoir, Yvon, va, fais ce qu'il faut, et surtout ne recule jamais!

— Puisque c'est le devoir, Yvon, va, fais ce qu'il faut, et surtout ne recule jamais!

C'était le soir de Champigny. On se battait depuis douze heures avec des alternatives d'avantages et d'insuccès. Le bataillon des mobiles du Finistère, défilé dans un pli de terrain, attendait son tour depuis le matin, grelottant sous un froid terrible.

Faites déployer la deuxième compagnie en tirailleurs! cria le commandant. Aussitôt, les petits Bretons se mirent au pas gymnastique, heureux de se rechauffer par la course. La compagnie se divisa en petits groupes, qui, eux-mêmes, se morcelaient, deux hommes par deux hommes, chaque paire s'établissant dans un fossé ou derrière un buisson.

Yvon, abrité par un mètre de pierre tranquille près de son camarade, chantonnait doucement:

Pierre, mon ami Pierre... Les laines la son de... Un guerrier s'en est allé... Les d'entraîne les son de... Un guerrier s'en est allé... Les d'entraîne les son de...

Le clairon sonna. — Commencez le feu! Et Yvon se mit à tirer, comme son camarade, sur une ligne noire qui descendait la colline en face. La ligne noire avançait toujours, et toujours Yvon tirait régulièrement, tranquillement; comme il n'avait plus de cartouches, il se baissa et prit celles de son camarade dans sa gibberne.

Tout en faisant feu, il murmurait:

Je voudrais que le jour... Les laines la son de... Pas encore un mot... Les d'entraîne les son de... Pas encore un mot... Les d'entraîne les son de...

La ligne noire n'était plus qu'à cinquante mètres. Yvon eut la sensation qu'il se trouvait sur la

quille de son bateau renversé et que la masse qui venait éteindre une grosse vague qui allait l'engloutir. Mais il continua à tirer en fredonnant sa chanson du pays. Il regarda autour de lui. La retraite avait sonné depuis longtemps; tous les camarades étaient partis.

Yvon était seul avec son compagnon mort. La vague n'était plus qu'à trois pas. Il tira encore une fois. Un choc violent le renversa, la poitrine trouée d'un coup de balonnette.

III Des brancardiers le trouvèrent le lendemain dans le fossé, inanimé, mais respirant encore: on le porta à l'ambulance et de là on l'évacua sur Paris, bien que le médecin eût dit:

— Voilà un pauvre diable qui ne vaut pas grand-chose! Quand il rouvrit les yeux, il était dans un lit bien blanc, au milieu d'une chambre où il y avait beaucoup d'autres lits. Deux dames et un médecin militaire étaient près de lui. Le médecin le palpa, lui mit l'oreille contre le dos et prononça un seul mot: — Fini!

Et il s'éloigna. Une des dames, qui avait des cheveux blancs comme mère Jeanne, lui dit alors d'un voix très douce: — Mon enfant, comment vous appelez-vous? — Yvon Karadec, balbutia le mourant. — D'où êtes-vous? — Du village de Queneven, dans le Finistère.

— Avez-vous des parents? — J'ai ma mère Jeanne. — Voulez-vous que je lui écrive? — Oui, bonne dame. — Que faudra-t-il lui dire? — Yvon souleva sa tête et ouvrit ses yeux tout grands; il y passa comme une lumière éclatante d'intelligence et d'héroïsme.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé. La lueur s'éteignit, les yeux se fermèrent: le petit héros breton était mort.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

LA FEMME.

L'homme et la femme... Les laines la son de... Un guerrier s'en est allé... Les d'entraîne les son de... Un guerrier s'en est allé... Les d'entraîne les son de...

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

LES CHEVEUX BLANCS.

— Tu veux donc la savoir, cette triste histoire de ma vie? me dit ma tante Louise ce soir-là. Nous étions seuls tous deux dans le grand salon à tisonner au coin d'un feu clair.

Ma mère, en voyage, m'avait laissé pour deux jours à la garde de sa sœur, douce et charmante femme, qui m'aimait de tout son cœur et m'avait gâté enfant. Elle ne s'était jamais mariée, vivait un peu à part dans une solitude volontaire, parfois bizarre de caractère, avec je ne sais quoi de mélancolique en elle qui attirait. Elle avait du être très-belle; elle l'était encore sous sa couronne de cheveux blancs qu'elle avait eus, paraît-il, très-jeune. Je savais qu'elle avait été, jeune fille, une des plus remarquables personnes dans le monde et on l'avait, me disait ma mère, demandée près de vingt fois en mariage. Elle avait toujours refusé.

— Et il s'éloigna. Une des dames, qui avait des cheveux blancs comme mère Jeanne, lui dit alors d'un voix très douce: — Mon enfant, comment vous appelez-vous? — Yvon Karadec, balbutia le mourant. — D'où êtes-vous? — Du village de Queneven, dans le Finistère.

— Avez-vous des parents? — J'ai ma mère Jeanne. — Voulez-vous que je lui écrive? — Oui, bonne dame. — Que faudra-t-il lui dire? — Yvon souleva sa tête et ouvrit ses yeux tout grands; il y passa comme une lumière éclatante d'intelligence et d'héroïsme.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé. La lueur s'éteignit, les yeux se fermèrent: le petit héros breton était mort.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

— Vous lui direz, fit-il, que son fils est mort... mais qu'il a fait son devoir... et n'a pas reculé.

sorte de calligraphie mutine et souriante. — Lui m'adorait éperdument, c'était certain. Un jour, il me le dit, simplement d'une voix grave. Ces mots sérieux m'émeurent; je pris sa main tremblante et la pressai très fort.

— Il devait bientôt partir pour six mois de voyage, et quand il vint me dire adieu, doucement, sans parler de lui tendis mon front où il prit lentement un baiser, — le premier.

— Les marins oublient! disait-on souvent autour de moi, en causant.

— Et moi je crus que les marins devaient oublier. Après le départ de Pierre je restai longtemps rêveuse, changée moi-même. Puis, notre père commença à nous mener dans le monde, ta mère et moi.

— Je ne connaissais pas encore le monde, et ce fut pour nous deux une joie toute nouvelle et profonde. Fort jolie, nous étions très admirées. La mère se maria vite, et moi j'eus bientôt une foule d'adorateurs brillants. — J'étais heureuse de me faire adorer. Je m'y laissais bercer par toutes ces belles choses qu'on me disait. J'oubliai complètement Pierre et songeai à épouser M. de K... brillant gentilhomme que j'avais rencontré en plusieurs salons.

— Tout à coup, l'officier de marine revint d'un long voyage dans les mers de Chine — l'expédition de 1860, où il s'était brillamment signalé. Il avait repris ce que je ne sais quoi de froid et de correct qu'il avait apparemment perdu. Et c'est presque indifférent qu'il apprit par mon père le projet de mon mariage avec M. de K...

— Il était près de nous à la campagne, étonnant et si distrayant avec son oncle. Il ne me parla de rien, aimable tout-jours, sans que ce soit de spécial vis-à-vis de moi. Peut-être m'avait-il aussi oubliée... — Au bout de trois jours, on le trouva tout à coup étendu dans le salon, frappé d'une congestion. Les médecins, accourus, dirent qu'il avait attrapé cela de ses voyages d'Orient. Il mourut au bout d'une heure sans avoir parlé...

— Je me souviendrai toujours, continua ma tante après un silence, de la nuit qui suivit. Après l'effolement qu'une mort si subite avait causé à tous, j'étais rentrée dans ma chambre pour me coucher, brisée, et j'eusai de dormir un peu. Cela me fut impossible.

— Quelque chose d'extraordinaire, d'effroyable me hantait l'esprit, une sorte de peur et de remords. Toute la scène de l'adieu de Pierre, six mois auparavant, m'apparaissait en ses moindres détails, et ce baiser, — ce baiser qu'il m'avait donné! — ne quittait pas ma pensée et mon souvenir. Les heures passées jadis près de lui me semblaient déli cieuses, avec une impression poétique et douce. C'était presque un rêve, et au bout de ce rêve revenait toujours, horrible, le cauchemar de cette mort subite. Il me semblait que j'étais coupable, que j'étais moi qui avais tué ce grand enfant qui dormait là, dans ma maison, son dernier sommeil. Il me semblait qu'il fallait aller auprès de ce cadavre implorer sa pitié et avouer mon crime...

— Je me regardai dans une glace: j'étais blanche comme un linge.

— Je n'y tins plus; malgré l'heure tardive de la nuit je me habillai et je montai.

— Ta mère était dans la chambre, veillant.

— Tiens! c'est toi? fit-elle, étonnée... — Oui, lui dis-je, c'est moi, et je voudrais prier un moment seule!

— Tu me regardas. Son regard me frappa. Il me sembla qu'elle comprenait ce que je venais faire là.

— Peut-être savait-elle, avait-elle su... ou deviné.

— Elle me dit simplement: — Je vous laisse; tu peux prier.

— Je fus glacée par ce mot: — Vous?.

— Oui, elle nous laissait tous les deux ensemble, face à face, moi tremblante, suppliante presque, et lui sans mouvement les mains jointes sur le crucifix, n'ayant rien sur le grand drap blanc que quelques violettes éparées.

— Je le regardai. Ses traits étaient calmes, la face était redevenue blanche, affreusement pâle. Il était très beau ainsi; mais il avait dans son sourire quelque chose de triste qui me saisit.

— Son sourire parlait, sa dernière expression de visage reflétait sa dernière pensée, et cette pensée avait dû être amère, douloureuse.

— Malgré moi, je fixais ses lèvres, blanches aussi: c'étaient elles qui m'avaient embrassée en ce beau soir de printemps, c'étaient elles qui m'avaient donné son premier baiser.

— Et, obédiente, l'idée de se baisser se fixa en moi, à la fois douce et torturante, avec je ne sais quel me disant que je lui devais quelque chose, que j'avais une dette sacrée vis-à-vis de celui qui m'avait tant aimée.

— Au même temps, dans mon cœur, un tremblement inconnu se faisait sentir: il me paraissait que c'était lui seul que j'avais aimé, moi aussi, et que tout ce monde des bals et des fêtes me faisait horreur.

— Pardon, Pierre! murmurai-je.

— Lentement, alors, je m'avançai vers le lit; je voulais rendre au mort qui était là le baiser d'amour qu'il m'avait donné vivant.

— Oh! c'était effrayant, ce grand lit blanc avec ce crucifix et ces violettes; mais j'avais du courage et je ne voulais pas faiblir!

— Et, doucement, comme pour ne pas lui faire mal, sur ces pauvres lèvres froides, je posai mes lèvres...

— ...Le lendemain j'avais les cheveux blancs!

— D'autre part, on n'était qu'à demi rassuré sur les entreprises des fahavalos, qui tiennent campagne sur de nombreux points, et la dépêche arrivée il y a quelques jours justifie ces appréhensions.

Le Général Gallieni, très aimé depuis quelque temps, a parité, il le projet, si rien de fâcheux ne survient d'ici là, d'aller en France dans le courant de janvier prendre un repos mérité.

Le Général Gallieni, très aimé depuis quelque temps, a parité, il le projet, si rien de fâcheux ne survient d'ici là, d'aller en France dans le courant de janvier prendre un repos mérité.

Le Général Gallieni, très aimé depuis quelque temps, a parité, il le projet, si rien de fâcheux ne survient d'ici là, d'aller en France dans le courant de janvier prendre un repos mérité.

REOLAMES MACABRES.

Si envahissante que soit par nous le réclame, elle a jusqu'ici respecté les cimetières; l'épigraphie bien connue: "Ci-gît X... en son vivant fructueux; sa veuve éplorée continue son commerce", ne constitue encore qu'une veuve éplorée et timide exception. En Amérique, on a moins de scrupules: l'esprit pratique des Yankees ne met point en balance le respect dû aux morts et l'intérêt majeur de la publicité.

Aussi peut-on voir dans un des grands cimetières de New-York une tombe où paraissent des fleurs soigneusement renouvelées, le passant étonné lit l'inscription suivante: "En ce lieu gît John Smith; il tourna contre lui-même un revolver système Colt; qui l'abattit sur place. La meilleure arme pour les désespérés." Sur un autre monument, fastueux et briard, un négociant avisé a fait graver ces mots: "Son corps peut reposer un jour James Bolton; pour le moment, il dirige brillamment, dans la quinzième avenue n° 57, sa maison bien connue de cuirs et crêpans." Enfin, de chaque côté de la porte principale d'un cimetière de Pennsylvanie, on peut lire en lettres colossales: "Buvés la Jones Lager Beer, si vous voulez rester en dehors de ces murs." Cette publicité funèbre offenserait quelque peu certaines gens; à d'autres elle semble toute naturelle; personne ne s'en indigne. Business is business.

Le lieutenant Peary, très connu par ses explorations arctiques, est de retour de sa sixième expédition. Celle-ci avait un double but: lo rapporter aux Etats-Unis un écorce arctique qui se trouvait au cap York auquel le Muséum d'histoire naturelle de New-York réserve une nouvelle expédition polaire. Peary caresse l'ambition de battre le record de Nansen; il compte se mettre en route l'an prochain, et se diriger vers le pôle en gagnant du terrain par la côte Ouest du Groenland. Dans le voyage qu'il vient d'effectuer, il s'est assuré des concours d'une tribu d'Esquimaux avec laquelle il avait ouvert des relations dans ses explorations précédentes. Peary estime qu'avec la collaboration de ces braves gens il lui sera possible d'établir une chaîne des stations de secours qui l'amèneront à moins de 200 milles du pôle.

Le tribu se compose de six familles; hommes, femmes et enfants prendront part à l'expédition. Peary est décidé à les amener tous. Isolés des leurs, les Esquimaux se découragent facilement. Rendez-vous est donné à ces précieux auxiliaires, au printemps prochain, dans le nord du golfe d'Inglefield. Peary croit qu'avec leur aide il gagnera aisément du terrain, les Esquimaux étant d'incomparables conducteurs de traîneaux; à son avis, dans sa pointe arctique vers le pôle, Nansen avait eu avec lui deux de ces indigènes, il eût dépassé la latitude qu'il a atteinte.

L'aérolithe rapporté par Peary forme une masse de fer qui pèse environ 70 tonnes. Il est d'une grande pureté. Découvert en 1818 par sir John Ross, il a été retrouvé par Peary en 1894. L'explorateur américain en a grand-peine à le mettre à bord avec les moyens dont il disposait, l'aérolithe se trouvant à 6 mètres de la mer.

Il lui semble que ce serait profane sa jeunesse, outrager M. Ternières, auquel elle avait promis d'appartenir, qu'elle avait, qui serait pour elle plus qu'un mari; un smart choice, préféré, voulu.

Ce mot d'amant la fit tressaillir; cela était vrai pourtant, elle allait avoir un amant, elle, Madeleine de Gèvres! Etait-ce possible cela?

Elle consentait à oublier à ce point ses pudeurs, ses fiertés! Mais elle éclata de rire nerveusement, secouant ses épaules en un geste de dédain.

Qu'allait-elle penser vraiment, quelles idées surannées lui revenaient à l'esprit!

L'exemple de Lucien lui prouvait assez que l'amour excusait toutes les extravagances, toutes les folies!

Et elle s'efforça de faire des plans de vie à deux, des plans de bonheur tandis que des sanglots la suffoquaient et que des larmes pressées tombaient de ses yeux sans qu'elle songeât à les essuyer.

A continuer.

Mrs. Winslow's, Bleaching Broom

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of WOMEN for their CHILDREN WILL BE KEPTING, WHO FIRST SUCCESSFULLY BOOTHED THE CHILD, KEPT THE CHILD ALIVE AT FAIR, CHILD WOULD COLLAPSE, and the best result was the BIRTH OF a healthy child, and the mother was saved from the same fate as the other child. Twenty-five cents a bottle.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of WOMEN for their CHILDREN WILL BE KEPTING, WHO FIRST SUCCESSFULLY BOOTHED THE CHILD, KEPT THE CHILD ALIVE AT FAIR, CHILD WOULD COLLAPSE, and the best result was the BIRTH OF a healthy child, and the mother was saved from the same fate as the other child. Twenty-five cents a bottle.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of WOMEN for their CHILDREN WILL BE KEPTING, WHO FIRST SUCCESSFULLY BOOTHED THE CHILD, KEPT THE CHILD ALIVE AT FAIR, CHILD WOULD COLLAPSE, and the best result was the BIRTH OF a healthy child, and the mother was saved from the same fate as the other child. Twenty-five cents a bottle.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of WOMEN for their CHILDREN WILL BE KEPTING, WHO FIRST SUCCESSFULLY BOOTHED THE CHILD, KEPT THE CHILD ALIVE AT FAIR, CHILD WOULD COLLAPSE, and the best result was the BIRTH OF a healthy child, and the mother was saved from the same fate as the other child. Twenty-five cents a bottle.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of WOMEN for their CHILDREN WILL BE KEPTING, WHO FIRST SUCCESSFULLY BOOTHED THE CHILD, KEPT THE CHILD ALIVE AT FAIR, CHILD WOULD COLLAPSE, and the best result was the BIRTH OF a healthy child, and the mother was saved from the same fate as the other child. Twenty-five cents a bottle.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of WOMEN for their CHILDREN WILL BE KEPTING, WHO FIRST SUCCESSFULLY BOOTHED THE CHILD, KEPT THE CHILD ALIVE AT FAIR, CHILD WOULD COLLAPSE, and the best result was the BIRTH OF a healthy child, and the mother was saved from the same fate as the other child. Twenty-five cents a bottle.

— Oui, je vous aime et je suis heureuse. — Merci, merci... La veille du jour fixé pour le départ commun, une voiture attendra sur la jetée depuis neuf heures du soir.

Elle inclina la tête en signe d'acquiescement. M. de Valdrès se rapprocha comme s'il eût voulu les joindre; pourtant, après avoir hésité, il changea de direction et sortit du salon.

— Mieux vaut que nous nous séparions, fit M. de Ternières, afin que personne ne puisse rien deviner.

— Réponse de miss Pole. Cette dernière était restée quelques instants silencieuse; enfin elle dit lentement: — Je veux autre chose. — Quoi donc? — Paris: vous savez si j'ai été dans le monde, depuis quatre ans que nous habitons Blois. Beaucoup de jeunes gens riches, bien posés, m'ont affirmé qu'ils m'aimaient... Il m'a tenu qu'à moi d'être ce qu'on appelle laide... pas un ne m'a proposé de m'épouser... J'en ai conclu que la plus grande preuve d'amour qu'un homme puisse donner à une femme... est encore le mariage.

— Mon Dieu! gémit Lucien. — Miss Pole continua: — A votre tour, m'aimiez-vous? — Vous ne me demandez! Il voulait l'énigme, elle le rejeta.

— Assez pour faire de moi votre femme... votre vraie femme? — Il se laissa retomber en arrière, sur le banc où ils étaient assis tous les deux.

— Mais... c'est une impossibilité. — Pourquoi? — Madeleine... — Eh bien? — Je ne puis faire qu'elle ne soit ma femme. — Les préjugés que vous avez encore en France sur le divorce n'existent pas en Amérique... Divorcez.

Lucien avait pris sa tête dans ses mains, il parut à Madeleine qu'il hésitait, elle espéra presque qu'il allait bafouner cette enfant par trop pratique. Miss Pole s'impatientait de ce silence.

— Il faut choisir... elle ou moi? — Quel scandale! murmura seulement Lucien.

— Je vous remercie, mon cher, répartit sagement la jeune fille; trouvez-vous donc moins difficile l'écarter provoqué par notre départ... par notre fuite... Adieu... j'avais trop de confiance en vos paroles.

Elle allait s'éloigner, Lucien se précipita vers elle. — Non, restez... je vous aime... je suis à vous... je ferai ce que vous voudrez.